

## Yosef - Le récit d'un "gentleman »

Si vous voulez, vous pouvez vous moquer de moi, faire de moi un roman feuilleton ou écrire un livre à mon propos. Vous ne me faites pas peur, j'aime mieux vous le dire tout de suite. Parce que moi, tel que vous me voyez, je n'ai pas froid aux yeux, moi. Je ne tremble pas devant les écrivains et je ne m'efface pas devant les docteurs. Je ne me tiens pas moins en estime parce que je ne suis pas avocat et je ne me trémousse pas quand on me dit qu'un tel va devenir ingénieur. Moi aussi, j'ai étudié dans le passé. Moi aussi, j'ai été au collège. Je reconnais, d'ailleurs, ne pas avoir terminé ma scolarité, et ce, à cause d'une certaine jeune fille. La susdite tomba amoureuse de moi. C'est normal, parce que j'ai toujours été beau garçon. Alors, elle a déclaré que si je ne me mariais pas avec elle, alors elle s'empoisonnerait. Et moi, j'avais envie de l'épouser comme vous auriez eu envie de le faire vous-même. Comprenez-moi bien, de mon point de vue, elle n'était pas... fille unique. L'ennui, c'est que les choses allaient déjà un peu loin entre nous. Alors, son frère est intervenu. Il occupait les fonctions de pharmacien dans quelque officine et il a annoncé que si sa sœur se suicidait, il veillerait à me verser dessus quelque produit toxique dont je me souviendrais. Donc je me suis trouvé dans l'obligation de l'épouser et ce douloureux état de choses a duré pendant trois ans. Elle ne me demandait que deux choses : que je ne quitte pas la maison et que je ne regarde pas d'autre femme. Que dites-vous d'une affaire pareille ? Et que puis-je y faire, si mon Créateur m'a refile une vitrine que toutes les jeunes filles et les jeunes femmes en tombent folles de moi ? Et qu'est-ce que vous croyez ? Elles m'aiment toutes, et puis c'est tout. Non ! Partout où j'ai le malheur de poser le pied, les marieurs en tout genre se jettent sur moi et me dévorent la carcasse. Et pourquoi ça ? Parce que je suis un jeune homme qui vit avec son temps, jeune, avec de bonnes manières, une bonne santé, une bonne réputation et une bonne situation. Chez moi, le rouble, on roule dessus, croyez-moi. Tout le monde veut me couvrir d'or, mais moi, je ne les laisse pas faire, pour sûr !

" Fichez moi la paix, que je leur dis. Une fois suffit ! "

Et eux de répondre :

" Qu'est-ce que ça peut te faire, juste regarde un peu de ce côté ! "

Qui peut résister à de tels propos, hein ? Alors, je regarde les filles, les filles me regardent, et elles se pendent toutes à mon cou, toutes, je vous dis. Mais cela

ne leur sert à rien, vue que moi, je n'en veux pas. Or, il y en a une sur laquelle j'ai jeté mon dévolu et ça, je suis le seul à le savoir. Là résident le problème et la chose que je voudrais vous confier, à vous seulement, mais à condition que vous ne le répétiez à personne. Ce n'est pas tellement pour moi, vu que moi, je n'ai peur de rien, mais cela ne servirait pas à grand-chose. Bon, voilà le préambule terminé, passons à l'histoire elle-même.

Vous comprenez que je ne vous dirais pas qui elle est, d'où elle vient ni où elle va. Il s'agit d'une jeune femme, voilà tout. Jeune, belle, pauvre, il se trouve, et orpheline, malheureuse. Elle habite chez sa mère, une jeune veuve, très belle, elle aussi. Toutes deux tiennent un restaurant familial cachère. Tel que vous me voyez, moi, un jeune homme qui vit avec son temps, avec une belle situation, et chez qui on roule sur le rouble, figurez-vous que je mange cachère. Ce n'est pas tellement parce que je suis pratiquant, non, seulement, je fais attention à mon estomac. Et à part ça, la cuisine juive a meilleure goût. Donc, la veuve fait sa cuisine et son pain elle-même et sa fille est serveuse dans la maison. Ce n'est pas de la cuisine, ce n'est pas du service, c'est un cantique, clair et brillant comme le jour ! Manger là-bas, cela tient de l'extase. Pas seulement à cause de la nourriture, mais à cause de la mère et de la fille, plus belles l'une que l'autre. Vous verriez la maman, debout devant son fourneau, si fraîche, si pure. Ce visage, comme la neige qui vient de tomber. Des mains d'or et d'argent. Des yeux où brillent le feu. On n'a pas grand mal à en tomber amoureux. Maintenant, passons à la petite jeunesse. Je ne sais si vous vous y entendez sur la question jeune fille. Une frimousse, ? Du lait et du sang ! Les joues ? Deux petits beignets. Les yeux ? Deux petites cerises. Les cheveux ? De la soie. Les dents ? Des perles. Le cou ? De l'albâtre. Une petite main à y embrasser tous les doigts. Et la lèvre supérieure qui remonte un peu, comme chez les petits enfants. Vous avez déjà vu une chose pareille ? Toute est modelé et potelé comme un mannequin dans une vitrine. À voir et à en éclater ! Sans parler de son petit rire cristallin et de ses petites fossettes à croquer, qui valent tout l'or du monde. Quand elle rit, le monde entier rit, les tables et les chaises éclatent de rire, et aussi les murs et toute la nature ! Impossible de prendre en haine un tel bouquet de bonheur. En bref, dès mon premier dîner là-bas, j'ai été pris au piège. Me voilà amoureux ! Et vous savez que chez moi, les filles ça n'a rien de spectaculaire. Moi, je ne donne pas tellement dans l'amour, le romantique, tout ça. Bon, si ça marche, alors, pourquoi pas ? Mais si non, il n'y a pas de quoi se tirer dessus. Ça, c'est bon pour un gamin de terminale, pas pour un homme,

comme on appelle ça. Quand je me suis aperçu de ma position, alors j'ai attrapé la mère à part, non pas pour lui demander la main de sa fille, comme vous dites. Non, je ne fonce pas tête baissée, moi. Juste, je voulais inspecter la marchandise, comme on dit. J'entame la causerie :

" Où vous en êtes, avec votre fille ? "

Elle me répond :

" J'en suis là où on en est.

- Je veux dire, quoi, en fin de compte ?

- Évidemment, il faut parler de la fin du compte, on en parle, justement. "

Moi, j'entends ces paroles-là, ça me fait comme un coup de couteau dans le cœur :

" Comment ça, on en parle, justement ?

- Eh bien, il suffit de la regarder pour comprendre de quoi il retourne, non ? "

À ces mots, l'intéressée fait son apparition. Et toute la salle s'illumine. Elle demande :

" Maman, Yosef n'est pas encore passé ? "

Et ce nom de Yosef lui dégouline de la bouche comme la déclaration d'une fiancée à son fiancé. Du moins, telle est mon impression, en tout cas, je le ressens comme ça. Non seulement, cette fois-là, j'ai eu cette impression, mais encore à chaque fois qu'elle prononce ce nom de Yosef, cela me fait le même effet. Yoosef, comme une chanson, pas Yosef, vous voyez ? Alors, moi, j'entends partout le nom de Yosef, Yosef à gauche, Yosef à droite. On s'assoit pour manger : " Où est Yosef ? "

Yosef ne viendra pas aujourd'hui. Yosef a dit que... Yosef a écrit. Yosef arrive. Yosef a donné, Yosef a repris. Yosef Yosef, Yosef Yosef ! J'aimerais bien le voir, une fois, ce Yosef, voir à quoi il ressemble, quoi. Comme de bien entendu, j'ai fini par le haïr, ce Yosef, de la haine de l'araignée, bien que nous n'ayons jamais été présentés. Il s'agit sans doute d'un petit jeunot, un bon garçon, un bon frère Jacques, comme elle les appelait, avec son petit rire cristallin. L'appellation de frère Jacques leur va bien, d'ailleurs, à tous ces gamins hauts comme trois pommes. Ils ne vous arrivent pas au genou, ils se font pousser les cheveux et ils portent des chemises noires. Exactement le genre de types dont j'ai horreur. Oh, je vous demande pardon ! Je vois que vous aussi, vous avez les cheveux longs et vous portez une chemise noire. Si vous trouvez ça joli, eh bien vous vous gourez, sauf votre respect. À mon avis, un costume et un gilet blanc, ça présente mieux. Moi, les chemises noirs, je ne peux pas les voir, c'est comme les pantalons

étriqués. Et si vous pensez que ne le leur ai pas dit ? Eh bien si, au contraire ! Moi, j'y vais carrément. La flagornerie et les belles paroles, ça ne compte pas pour moi. Maintenant, si ça ne vous plaît pas, vous pouvez me le dire en face. Ce dont j'ai horreur, c'est qu'on me traite de "bourjouï". Appelez-moi bourgeois, vous vous ramassez une paire de gifles. Qu'est-ce que j'ai d'un bourgeois, moi ? Je suis un homme, voilà tout, un homme comme les autres. Je comprends tout, je sais tout, parce que je lis toutes les brochures et tous les journaux qu'on publie de nos jours. Je ne lis pas moins que les autres, moi. Alors en quoi suis-je un bourgeois ? Parce que je me promène en habit et en gilet blanc au lieu de vos chemises noires à vous ? Non non ! Je ne parle pas pour vous, je parle des frères Jacques, là, et du fameux Yosef. Combien de conversations avons-nous eues autour de cette table, d'où il ressortait que je les aimais comme elles m'aimaient. Comme vous dites dans la Bible : " Le cœur sait parler au cœur. " Mais il n'en est jamais rien ressorti. D'ailleurs, je n'avais aucune obligation à leur dire quoi que ce soit. J'ai pourtant fait un certain effort de rapprochement, pas tellement par rapport aux frères Jacques ou au Yosef, mais pour elle, pour elle. Vous comprenez, cela m'exaspérait, le fait qu'elle l'avait constamment à la bouche. Finalement, j'ai juré que le ciel me tombe sur la tête et que le monde se renverse si je ne jette pas un coup d'œil à ce type-là. Et j'ai eu gain de cause. Moi, quand je me fixe un objectif, ça ne manque jamais. Je ne parle pas de l'argent, non. Comme je vous l'ai déjà dit, je suis jeune, commerçant, chez moi, le rouble, on roule dessus. Cela n'a pas été tellement facile de pénétrer dans leur société. J'ai avancé pas à pas. J'ai commencé par un petit mot, accompagné d'un lourd soupir. Le soupir concernait l'état de la chose publique. J'ai insinué que pour moi, l'argent ne comptait pas, et que, s'il fallait jeter un rouble ou deux sur la table, eh bien, ce ne serait pas un problème. Vous voyez ce que j'entends par "jeter un rouble", ce n'est pas comme "sortir un rouble". Cela fait une grosse différence. "Jeter un rouble", cela signifie : ouvrir son porte-monnaie, en sortir des pièces et puis prenez servez-vous, sans compter. C'est comme ça que j'aime la vie, moi. Non, pas à chaque coup, mais quand il faut. Quand vous allez sortir un billet de vingt-cinq, de cinquante ou de cent, attention, la main ne doit jamais trembler. Par exemple, vous déjeunez ou dînez en compagnie. On vous apporte l'addition. Vous regardez la ligne d'en bas tout en parlant d'autre chose. Quand on vous apporte la monnaie, il ne faut surtout pas compter, comme un marchand d'oignon au marché. Non, il faut juste empocher la monnaie et voilà. La vie, c'est une école dans laquelle il faut savoir passer les examens. Vivre, cela s'apprend. Je

peux vous dire que, moi, je sais vivre,. Parce que moi, je sais comment on entre et comment on sort, et je sais discerner le permis de l'interdit. Moi, je ne brûle jamais les plats. Vous ne pourrez jamais deviner si j'ai mangé gras ou maigre. En tout cas, c'était comme ça avec les frères Jacques. Vous auriez pu me prendre moi aussi pour un frère Jacques comme les autres, bien que je ne porte ni cheveux longs ni chemise noire, mais juste mon smoking et mon gilet blanc, comme aujourd'hui. Seulement, j'ai fait mine de m'intéresser à tout ce qui les intéresse. J'ai parlé comme ils parlent. Le prolétariat, Auguste Babel, Karl Marx. Toutes sortes de mots que je tirais de ma manche. Mais plus j'essayais de me rapprocher d'eux, plus il s'éloignaient de moi. J'évoquais le prolétariat, Babel, Marx, et eux, ils se regardaient les uns les autres en se curant les dents. Pour ce qui est de l'argent, ça, ils n'ont pas hésité à m'en prendre, croyez-moi. Surtout qu'ils allaient au concert tous les trois jours. Et moi, j'étais toujours le premier au guichet. Le "Gentleman" va encore s'acheter un billet au premier rang pour trois roubles. Le "Gentleman", je n'avais pas d'autre nom pour eux, devait obligatoirement acheter trois billets, avais-je le choix, dites ? Mais quand le "Gentleman" faisait son entrée, le voilà qui se taisaient, comme par miracle. Comme s'ils n'avaient jamais parlé de leur vie, ces muets-là. Le "Gentleman", cela le mettait dans une colère folle, mais que pouvait-il faire, n'est-ce pas ? Comme je vous l'ai dit, rien n'est jamais trop cher pour moi. Je me suis tellement imposé à eux qu'ils m'ont même autorisé à assister à leur "discussia" qu'ils appellent ça. Là, le dénommé Yosef devait prendre la parole. Vous imaginez ma joie à cette nouvelle ! J'allais voir Yosef et l'écouter parler ! Mais où et quand allait donc se tenir la "discussia", ça, il n'y a pas eu moyen de le leur arracher. D'abord, je ne pensais pas même à le leur demander, je croyais qu'ils viendraient me le dire tout seuls. Chez les frères Jacques, voyez-vous, tout se passe en cachotterie. Ils appellent ça "conspiration", ce mot là, je l'ai noté dans mon calepin. Moi, quand j'entends un joli mot, je l'attrape au vol et je l'inscris dans mon carnet. Maintenant, aurais-je l'occasion de l'utiliser ou non, ça, c'est une autre affaire. Mais l'écrire, ça ne fait de mal à personne. En bref, un beau jour, c'était un shabat, voilà deux frères Jacques qui se pointent chez moi, en chemise noire, comme de bien entendu, et ils me disent :

" Amenez-vous.

- Où ça ?

- Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Amenez-vous, c'est tout. "

Donc, il n'y a pas le choix, il faut y aller. Nous faisons une bonne trotte jusqu'à la sortie de la ville et de là nous entrons en pleine forêt. De loin en loin, nous rencontrons un frère Jacques adossé à un arbre, qui fait mine de regarder d'un autre côté, et qui marmonne dans sa barbe : " À droite ! " ou " ←gauche ! " Vous pensez que j'avais peur ? Mais non, qu'a-t-on à craindre de ces Juifs-là ? Seulement, d'une façon générale, ce n'est pas le genre de sport que j'apprécie. Moi, un type jeune, commerçant, avec une bonne réputation, gagnant bien sa vie, chez qui le rouble, on roule dessus, alors moi, me faire mener comme ça par des gamins, des frères Jacques, comprenez-vous ? Et nous marchons, marchons, marchons encore et toujours. On sort de la forêt, on entre dans un bois. On monte, on redescend. Finalement, on arrive à une colline. On grimpe dessus, on redescend de l'autre côté et voilà que se dévoile à nos yeux un campement plein de têtes noires. Tous des frères Jacques. Ils sont assis par terre, avec leurs chemises noires. Il y a aussi des filles, boutonnées jusqu'au menton. Et puis, un tas de jeunes, une foule. Il y avait là près de trois mille têtes. Un silence à entendre une mouche voler. Nous gagnons le campement sur la pointe des pieds et nous asseyons par terre comme les autres. Je regarde tout autour, pour trouver mon Yosef. Et qui vois-je ? Une tête connue, l'un des frères Jacques qui mangeait avec moi chez la veuve. Voilà. Je me dis : " Voilà, c'est tout ? Rien de plus ? Le voilà, le Yosef ! Et moi qui me l'imaginai avec des cornes ! Pour vous dire la vérité, cela m'a presque mis en joie. Je veux dire que je me suis senti bien content de voir de quoi il retournait. J'ai fait une petite comparaison entre lui et moi. Non ! Ce n'est pas que je me prenne pour Apollon comme on en trouve nulle part ! Je ne me leurre pas, je sais qu'il y en a de plus beaux que moi. Mais comparé à lui ! Tenez, je vais vous le décrire exactement comme il m'est apparu la première fois. Adossé à un arbre, un type court sur pattes, pâle, maigre, sec, étroit de poitrine, aux joues creuses, à la fois pâles et rougeaudes, où poussent des petits de brins de barbe blonde. Cependant, le front est haut et large, sous lequel brillent deux yeux gris comme des yeux de chat et une bouche ! Je me demande d'où une créature pareille trouve la force de parler si fort, si vite, si longtemps, avec tant de chaleur et d'enthousiasme. Cela n'avait rien de la façon dont tout le monde parle, on aurait dit un démon, ou une machine ou un extra-terrestre crachant le feu. On aurait dit que c'était l'arbre qui parlait. J'avais l'impression que le petit bonhomme aux joues creuses et rougeaudes et aux yeux gris allait s'envoler dans les airs, lui et ses paroles. Vous pouvez dire ce que vous voulez, moi, j'ai entendu plaider les meilleurs avocats, mais une telle expression,

je n'en ai jamais vu et je n'en verrai jamais. J'ignore combien de temps a duré sa harangue, je n'ai pas regardé ma montre. Je regardais l'orateur, et puis toute la foule de têtes assises par terre, qui buvaient avidement chaque parole. Mais qui ne la vit pas, elle, n'a jamais rien vu de beau de sa vie. Assise au milieu des têtes, les jambes repliées sous elle, les mains jointes sur la poitrine, le visage épanoui, les joues brillantes, la lèvre supérieure relevée, et les yeux de cerise qui sourient à ce type-là, rien qu'à lui. Je l'avoue, oui. Je me sentais jaloux de lui, non pas à cause de sa puissance oratoire ni des honneurs et des applaudissements auxquels il a eu droit après le discours. Non, ce qui me rendait jaloux, ce sont les regards qu'elle lui a envoyés. Pour un seul regard d'elle, j'aurais donné... je ne sais quoi. Oh ce regard avait tant d'expression ! On aurait dit qu'elle fredonnait son nom "Yooooosef, Yooooosef ! ". Comme je vous l'ai diiiiit, moi, je ne m'émeus pas facilement devant une fille. Moi, des filles, j'en ai vu ! Parce que moi, je suis assez beau garçon, et puis je vis avec mon temps, moi, j'ai une belle situation, et puis, le rouble, chez moi, on roule dessus. Ma propre femme ne m'avait jamais regardé comme ça, même à l'époque où elle était folle de moi. Alors, moi, je me suis rapproché d'elle, tout près. Je me suis assis, tout près d'elle. J'ai tourné autour d'elle, en vrombissant comme un bourdon, comme un moustique, tout contre son oreille. Qui, quoi ? Les neiges d'antan ! Ses yeux à elle se sont plantés comme deux sangsues dans ses yeux à lui et réciproquement. J'avais l'impression que tout deux ne voyaient personne d'autre qu'eux seuls, elle lui, et lui elle. Le feu de l'enfer semblerait un bonheur à côté de mon supplice. La lave me brûlait le cœur. Je ne savais si ma colère portait sur lui, sur elle, sur eux deux ou sur moi-même. Cette nuit-là, je suis rentré chez moi avec un mal de tête abominable. Je me suis juré que l'on ne me reverrait jamais là-bas, je veux dire, chez la veuve. Ces deux femmes me faisaient l'effet de sept-cent ventouses à la fois. Quoi, je me trompe ? Une fois levé, au matin, évidemment, je n'ai pas attendu deux heures de l'après-midi pour foncer chez elles. Et je retrouve là-bas tous mes frères Jacques, les habitués de la maison, et mon démon parmi eux. Je ne sais si vous pensez comme moi. Moi, quand je vois un artiste, un ministre ou une célébrité quelconque, bien qu'il mange et boive comme tout le monde, moi, je trouve qu'un artiste, un ministre ou une célébrité quelconque,, ce n'est pas quelqu'un comme tout le monde. Ces gens-là, ils ont un petit quelque chose, comment dire ? d'impalpable. Telle était l'impression qu'il m'avait faite à la fin du discours. À première vue, un frère Jacques comme les autres. Et pourtant, il avait ce petit quelque chose. Son visage portait un signe. Quoi ? Je ne saurais le

dire. Et pour avoir moi aussi ce petit quelque chose, j'aurais donné... je ne sais quoi. Non que j'ai besoin de ça ! Pourquoi en aurais-je besoin ? Je m'en fiche comme de quatre-vingt-dix-neuf ventouses ! Non, je voulais cela à cause d'elle, qui ne le lâchait pas une seconde. Même quand elle venait vers moi et me parlait, elle ne pensait qu'à lui et pas à moi. Je vous assure, je m'y connais, dans ces choses-là, moi ! J'ai étudié la question pendant des années ! Alors, un nouvel enfer a commencé pour moi. Avant d'avoir vu le fameux Yosef, je pensais à un type élancé, beau et fort. Et je ne pouvais le supporter, je l'avais en horreur et j'étais jaloux de lui. Mais maintenant que j'avais devant moi un frère Jacques pareil à tous ces autres rigolos, alors j'ai piqué une colère ! Je ne sais si c'était contre elle, qui l'adulait tellement, même un aveugle l'aurait vu, ou contre lui, qui avait une telle puissance oratoire. Et peut-être aussi contre moi-même, qui ne possédais pas ce don-là. Je n'en avais d'ailleurs nul besoin. Pourquoi en aurais-je eu besoin ? N'allez pas croire que je sois muet ou bègue. Quand je veux m'exprimer, moi, pas de problème ! Un jour, j'ai fait un discours dans une chambre de commerce et tout le monde a admis que je ne manquais pas de talent. Mais la colère qui m'a envahi, je ne puis la décrire par des mots. Il faut la comprendre, non, la ressentir, plutôt. Il faudrait se mettre à ma place, entrer tous les jours dans ce restaurant, la regarder, dans son beau tablier blanc, avec son beau visage rayonnant et chantant. Il faut entendre sa voix limpide qui vous fait revivre, son rire cristallin qui sort de tous les pores... Et il faut le regarder lui, lui à qui toute cette richesse appartient et à personne d'autre ! Non ! Il faut l'éloigner, le mettre hors d'état de nuire, s'en débarrasser ! Mais comment faire ? Je ne vais quand même pas l'empoisonner ou lui tirer dessus ? Je ne suis pas un assassin. Après tout, je suis juif, quand même ! Le provoquer en duel ? Pouah ! Ça, c'est bon pour les romans ! Cela n'existe pas dans la réalité ! On raconte ça comme ça, pour qu'il y ait de l'action dans l'histoire, voilà tout ! En tout cas, c'est mon avis. Finalement, j'ai eu une bonne idée. Je vais entamer la conversation avec lui. Comme on dit, je vais donner la clé au voleur. Excellent plan d'action, non ? Alors, je n'hésite pas, d'ailleurs, moi, j'ai horreur des hésitations. Je m'adresse à lui après l'un de ces repas :

" Eh, toi, j'ai deux mots à te dire ! C'est urgent ! "

Et lui, il ne bronche pas. Juste, il me regarde de ses yeux gris clair, d'un air de dire :

" Je suis là, à votre service ! "

- Non non !, que je réplique. Je veux te parler ailleurs, en tête à tête. "



- Venez ! "

Il m'entraîne dehors et il se plante devant moi d'un air de dire :

" Allez-y, je suis tout ouïe. "

- Non non ! Pas ici ! Quand puis-je te trouver chez toi ?

- Je peux venir moi-même chez vous. "

Mais il se reprend:

" Tenez, soyez chez moi demain matin à... "

Il consulte sa montre :

" Entre dix heures et demie et onze heures et demie. Voici mon adresse. "

Et il me serre chaudement la main et me regarde au fond des yeux comme quelqu'un qui murmure : " Conspiration... "

Et moi, je réponds :

" Conspiration, pas de doute. "

Nous nous séparons et chacun, comment vous dites déjà ? vaque à ses occupations.

Je ne parvins pas à m'endormir, cette nuit-là. J'avais des sueurs froides, comprenez-vous ? Je réfléchissais, sans cesse, comme ça, toute la nuit. Que vais-je lui dire ? Comment commencer ? et s'il me répond :

" Cher Monsieur, ne vous mêlez pas des affaires des autres. Comment vous prenez-vous pour le beau-père d'une jeune personne qui se croit fiancé à un frères Jacques ? "

Que peut-on répondre à une question pareille ? Et que devrai-je faire s'il me prend par le collet et me fait dégringoler l'escalier ? Non, je n'ai pas peur ! Pourquoi aurais-je peur ? Après tout, je viens pour affaires, non ? Soit oui, soit non, pas de quoi se mettre dans tous ses états ! Telles étaient donc mes réflexions de cette nuit-là. À dix heures et demie du matin, je me trouve déjà sur la soixante-quinzième marche d'un escalier qui mène à une mansarde lamentable. Notre bonhomme m'attend en compagnie de deux autres rigolos dans son genre. Ils me voient arriver et ils se regardent d'un air de dire : " Mais qu'est qu'un gentleman peut bien venir faire ici ? "

Mais mon oiseau leur fait signe d'un clin d'œil de s'éclipser. Mes deux frères Jacques comprennent l'allusion, s'emparent de leur chapeau et disparaissent. Je reste avec mon homme entre quatre yeux, comme vous dites. J'entame mon baratin :

" Comme ci et comme ça. Certes, je suis un homme d'affaires, de bonne réputation, avec une belle situation, chez qui le rouble, on roule dessus, et

pourtant, je n'ignore rien de ce qui se passe dans le monde. Parce que moi, je vis avec mon temps. Je lis tous les journaux et tous les nouveaux magazines. Je lui débite tous les mots nouveaux qu'on emploie aujourd'hui, prolétariat, Babel, Marx, réaction, conspiration, etc. Lui, il m'écoute complaisamment. Finalement, il me demande :

" En quoi puis-je vous être utile ? "

- Moi, à vous, un bon conseil ? "

Et il me regarde de ses grands yeux gris clair d'un air de dire :

" Comment un gamin comme moi pourrait-il donner un bon conseil à un gentleman comme vous ? "

Vous suivez ? Même pour lui, ça avait l'air comme sortant de l'ordre des choses. À plus forte raison pour moi, ça avait l'air plutôt bizarre, mais que peut-on y faire ? Comme on dit chez vous, si on a fait le premier pas, alors il faut ramer jusqu'à l'autre rive. Aussi, je me jette à l'eau et je lui raconte toute mon histoire, depuis le premier moment où je l'ai vue, elle, et jusqu'à maintenant. J'explique qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort, à savoir que je ne peux vivre sans elle. J'ajoute que je n'ai pas l'habitude de considérer les filles comme des princesses au point de me comporter ainsi. Je suis jeune, il est vrai. Je vis avec mon temps, d'accord. Mais je suis quand même commerçant, avec une certaine réputation, une situation enviable, et chez qui, le rouble, on roule dessus. Il m'écoute patiemment et, en fin de compte, il me répond doucement :

" Si vous voulez mon avis, je vous conseillerais de lui parler directement à elle.

- Et vous ?

- Moi, il hésite un moment. Je n'ai pas tellement le temps pour ces choses-là.

- Non, ce n'est pas ce que je veux dire ! Je ne vous demande pas d'aller lui parler à elle ! Comment pourrais-je exiger de vous une chose pareille ? Non, juste, je vous demande ce que vous en pensez.

- Que voulez-vous que j'en pense ? Si elle a pour vous les sentiments que vous avez pour elle... "

Il parle simplement et doucement, sans grands mots. Puis, il tire sa montre et la regarde, pour me signaler que l'entretien touche à sa fin. Le coup de la montre, je le connais à fond, imaginez. Moi aussi, je fais pareil quand je veux me débarrasser de quelqu'un. L'ennui, c'est qu'il y a des gens qui ne comprennent pas l'allusion. Moi, j'ai compris. Je me lève, je lui demande que cela reste entre nous, façon "conspiration", et je rentre chez moi. Ah, que vous dirais-je ? Le terme "content" ? Bon pour qualifier un chien. "Heureux" ? Pas suffisant. Au

septième ciel ! J'avais envie d'embrasser les gens dans la rue. Je voyais le monde en rose. Même le petit Yosef, j'en serais tombé amoureux, comme si c'était mon frère ou mon meilleur copain. Si je n'avais pas eu honte, je serais retourné chez lui et je l'aurais embrassé. Et si je n'avais craint de le vexer, je lui aurais donné en cadeau une montre en or avec une chaîne et un gros médaillon. Tout frétilant, je fais un saut au club. Cela m'arrive, comme vous dites, aux heures qui ne sont ni chien ni loup. Personnellement, je n'ai pas la passion du jeu, je ne joue pas, mais j'aime voir les autres abattre les cartes. Il m'arrive même, très rarement, de mettre un sou sur la carte de quelqu'un d'autre. Alors là, il y a deux possibilités : soit, on gagne, soit, on s'enfonce sous terre. Or cette fois-là, j'ai gagné, et pour de bon, bien plus qu'à l'ordinaire. J'ai ramassé quelques roubles et j'ai emmené toute cette bande de va-nu-pieds (c'est comme ça qu'on appelle au club ceux qui restent sans le sou). Je les installe devant un bon repas, avec du Champagne de chez Redrer, et je rentre chez moi au point du jour. Là, je trouve un télégramme sur la table. On me convoque d'urgence pour une affaire importante. Là, rien à faire, la vache s'en va avec la corde, c'est comme des ventouses. On se lève et on y va. Comme d'habitude, je pars pour deux jours et je reste trois semaines. Je reviens et je fonce au restaurant. Catastrophe ! Il ne reste plus un cheveu des petits frères Jacques. Ceux qui y sont encore ne ressemblent plus à rien. Plutôt, ils ont une expression bizarre, nerveuse. Ils avalent la nourriture comme avec un lance-pierre, comme vous dites, et puis, ils détalent, la tête basse, comme des chiens sous la pluie, chacun de son côté. Mais le pire, c'est que je ne vois Yosef nulle part. Où est passé Yosef ? Pourquoi ne voit-on pas Yosef ? J'observe mes frères Jacques. Ils ont l'air bizarre, ils chuchotent en douce. À les voir, cela ne tient plus de la conspiration, c'est la conspiration de la conspiration. Je la regarde, elle aussi. Elle ne prononce pas un mot et elle a l'air tout absorbée dans ses pensées, conspirationnelle à l'extrême. Les belles joues ne brillent pas. Les beaux yeux de cerise ne sourient pas. Où sont donc passées les jolies fossettes qui disaient : " Embrasse-nous ! " ? Le rire aussi a disparu, ce rire si communicatif. Vous vous doutez que le Yosef, je ne le regrette pas tellement. Mais je me demande : " où diable est-il donc passé ? "

A-t-il disparu pour un moment ou pour de bon ? Écrit-il des lettres ou non ? Demander aux frères Jacques ? Me répondraient-ils ? Ils me regardent d'un oeil fixe en se curant les dents, d'un air de dir: " Jeune homme, si tu sais tout, tu vieilliras vite. "

Un beau jour j'arrive et je trouve tous mes frères Jacques accoudés à la même table. L'un d'eux lit à haute voix un article de journal et les autres écoutent. Apparemment, il s'agit de Yosef. Comment je le sais ? Mais d'elle, pardi. Les mains jointes, les joues brillantes, les yeux de cerise qui regardent dans le vide cherchant un Yosef absent, elle se tient là, à l'écart. Finalement, ils ont laissé le journal. Je m'en suis emparé, j'ai lu et j'ai tout compris. On a pris Yosef en flagrant délit. Je savais bien que cela se terminerait mal, sinon aujourd'hui, du moins demain. C'était l'évidence même. Comment cela allait finir, ça, personne n'aurait pu le dire. En tout cas, sûrement pas par un pinçon sur la joue. Il n'allait pas bouffer du miel ni humer de l'encens. J'aurais le plus grand mal à vous décrire ce que j'ai ressenti. Je n'oserais déclarer que cela m'a fait beaucoup de peine, vu que, comme on dit chez vous, il se trouvait planté entre elle et moi comme une arête dans le gosier. Maintenant, vous dire que cela m'a mis en joie, cela ne relèverait pas exactement de la vérité. On ne souhaite pas des choses pareilles à ses pires ennemis, comme on dit encore chez vous. Au contraire, j'ai même prié de tout mon cœur qu'on lui fasse un miracle et qu'il en sorte. D'un autre côté, ça, c'était bien improbable. Alors, au pire, un châtiment bénin, vous comprenez ? Plusieurs jours ont passé. Je tournais comme dans une bouillotte et je ne pouvais rester en repos. Quand j'ai appris que la chose touchait à son terme et que, grâce à Dieu, le jugement allait être rendu le lendemain, je vous jure sur ma vie, elle m'est bien chère, que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Je n'ai même pas commencé à somnoler. Je me retournais sur ma couche et, finalement, je me suis levé et j'ai couru au club. Pas pour jouer aux cartes, tellement, ma foi, mais pour me tourner la tête un moment. J'avais le cœur un peu lourd, vous voyez ? C'était clair que rien de bon ne sortirait de tout ça pour lui. Et tel fut le cas. J'arrive au restaurant à l'heure habituelle et je tombe sur deux frères Jacques qui foncent vers la sortie, l'air complètement hagard. J'entre et je remarque deux types étrangers à l'établissement attablés en train de manger. Ce n'est pas elle qui fait le service, mais sa mère, laquelle n'a d'ailleurs pas l'air tout à fait dans son assiette. J'avais l'impression qu'elle avait pleuré. Je ne lésine pas et je m'adresse à elle :

" Où est votre fille ?

- Dans sa chambre. "

Et elle me montre la petite porte d'une chambrette qui ressemble à une cage à oiseaux. J'avoue que mes rapports avec ma mère tenaient un peu du baroque. Je ne lui avais jamais adressé la parole mais je pensais bien qu'elle aurait été

d'accord pour cette union. Un garçon jeune, qui vit avec son temps, de bonne réputation, avec une belle situation, chez qui, le rouble, on roule dessus. Pourquoi s'y opposerait-elle ? A fortiori, je lui avais déjà donné pas mal de preuves de mon intérêt pour sa fille. Le fait en est que je ne pouvais souffrir qu'elle serve elle-même à table. Devinez quelle réponse elle m'a lancée :

" vous ne pouvez pas souffrir que je serve moi-même à table ? Eh bien, servez-vous vous-même ! "

Et comme si cela ne suffisait pas, elle me refile une manchette sur la figure d'un revers de son poignet nu. Je ne sais comment, je me retrouve au milieu de la chambrette. J'ignore par quel hasard j'y suis entré. Bon. Quelles sont les premières paroles qui me sortent de la bouche ? Je vous le jure, je n'en ai pas la moindre idée. Je me souviens seulement que je l'ai trouvée dans son beau tablier blanc, assise près de la fenêtre, les mains croisées sur la poitrine, le visage pâle, les joues blanches, pas une goutte de sang, la lèvre retroussée, les yeux de cerise recouverts d'une sorte de voile de brume et regardant au loin, sans la moindre larme. On aperçoit juste une grande et silencieuse douleur qui se répand sur ce front d'albâtre si ridé à présent. Je vous le jure, franchement, elle me parut si belle alors, si divine que j'ai senti le besoin de me jeter à ses pieds et d'embrasser l'ombre de ses pas. En me voyant, elle n'a pas eu peur, elle n'a pas sursauté et elle ne m'a pas demandé ce que je voulais. J'ai pris une chaise et je me suis installé devant elle, tout en commençant à parler. Un discours sans queue ni tête, un torrent de paroles. Et j'ai parlé, parlé, toujours parlé. De quoi ? Je n'en sais rien. Le sujet général tournait autour de mon intention de la consoler, de la reconforter, de la calmer. Elle ne devait pas prendre la chose trop au tragique, vu qu'elle était encore jeune bien fraîche et si belle. J'indiquais que nul ne pouvait prévoir l'avenir. Moi, par exemple, jeune garçon, commerçant de mon état, qui vis avec mon temps, avec une assez bonne réputation, avec une assez belle situation, chez qui le rouble, on roule dessus, au cccas où elle prononce un seul mot, qu'elle déclare que tout le passé est révolu, qu'il n'y a jamais rien eu, ni Yosef, ni frères Jacques, ni rien, ni aucune conspiration... Vous entendez ? Je ne sais d'où j'ai tiré la force de dire tout ça. Maintenant, si vous croyez qu'elle m'a répondu. Pas un mot. Le regard fixe, fixe et encore fixe. Que pouvait donc signifier ce regard ? Cela pouvait dire : " Vous y pensez vraiment ? Je ne peux y croire ! " ou encore : " Je réfléchirai à la question. " Et peut-être : " Foutez moi la paix ! " Ou bien encore : " Oh, Yooooosef ! ", pas Yosef, Yooooooooosef.

Vous n'avez pas l'idée de l'image que je me suis faite de moi-même. Quelle année j'ai passée ! Je ne la souhaite pas à mes pires ennemis. Pendant quelques jours, j'avais honte de paraître en public. Mon cœur souffrait tant, comme si j'avais quelque responsabilité dans l'histoire. J'avais beau essayer de refouler mes sentiments, j'avais toujours ce Yosef devant les yeux. Je ne pouvais m'en débarrasser. Personnellement, moi, je ne crois pas au sens des rêves. Je n'ai pas peur des morts et je ne crois pas à la magie. Je ne suis pas tellement croyant non plus, mais je vous jure que pas une nuit n'a passé sans qu'il m'apparaisse. Il me réveille, pose son doigt sur son cou et il me montre une tâche bleue qui tourne autour. Dites donc, il y a un sens aux rêves ? J'ai entendu un jour une histoire, quelque chose qui est arrivé à un oncle à moi... Enfin bref, moi, je ne crois pas aux rêves. Enfin, j'étais tout chamboulé, je perdais l'appétit, je n'arrivais plus à dormir. La peur, vous croyez ? Non ! Seulement, quelqu'un que vous connaissez, avec qui vous avez déjeuné plus d'une fois, vous comprenez ? Alors, je me suis dit : " Advienne que pourra ! " Et j'ai pris directement le chemin du restaurant. J'arrive. Plus de restaurant. Où est passé le restaurant ? Un terrain vague, rien. Le vent l'a emporté. Elles sont parti depuis quelques jours. Où ça, parti ? Je sonne à une grille. Où est passé le restaurant ? Où sont-elles ? Rien, un mur. Moi, j'prends feu, j'entre en transe. Je cours comme un dératé. J'arrive partout où l'Univers a une fin. Et les frères Jacques ? Pas un frère Jacques de par le monde. Je me rends à la police pour en avoir le cœur net, pour faire mon enquête, si vous voulez. J'arrive et c'est sur moi qu'on enquête. " Chto nada ? (en quoi pouvons-nous vous être utile ?). J'explique : " C'est à propos de ci et de ça, de celle-ci et de celle-là et du restaurant. "

On me répond :

" Quel restaurant ? "

- Eh bien, le restaurant, là-bas !

- Que voulez-vous de ce restaurant ? "

Vous pensez comme j'allais leur expliquer la chose ! Alors je me tais. Ils reposent la question, encore et encore. Finalement, j'ai piqué un coup de tête et j'ai foncé au galop. En fait, je n'avais rien à me reprocher. Après tout, je suis un jeune garçon, commerçant de mon état, avec une bonne réputation, une belle situation, chez moi, le rouble, on roule dessus, non ? Comme on dit chez vous : quand on mange de l'ail, eh bien... J'ai horreur de tout ça, vous m'entendez, j'en ai horreur ! J'ai proféré des malédictions contre moi-même, contre le restaurant, contre la jeune fille, contre Yosef. Je veux tous les oublier, mais voilà

qu'elle, elle se refuse à me sortir de la tête ! Jusqu'à aujourd'hui, je la vois, avec son joli tablier blanc, ses jolis yeux qui vous envoûtent, la petite lèvre retroussée, les petites fossettes qui vous disent : " Embrassez-nous ! " et le rire cristallin qui vous enivre. Et la nuit, du plus profond de mon sommeil, je l'entends qui appelle : " Yooosef, Yooosef, Yooooosef..." Et je me réveille tout en sueur car dès que je pense à elle, alors, immédiatement, il se rappelle lui aussi à mon souvenir. Comme vous voyez, je n'attends pas que vous sortiez votre montre de votre gousset. Je sais bien que toute chose a sa fin. Allez, pardonnez-moi de vous avoir fait perdre votre temps. Donnez-moi la main et, s'il vous plaît, que tout cela reste entre nous. Comme on dit, conspiration...

---